

#### IV. — LA VALLÉE DE LA RULLES.

*Les deux Habay et leurs châteaux. — La marquise de Pont d'Oye. — Notre-Dame des Grâces. — Meurtres et incendies. — Le Mellier et la Mandebbras.*

Le chemin de fer d'Arlon à Habay passe par les gares de *Stockem* et de *Fouches*. Quinze minutes de parcours. Les deux Habay : *Habay-la-Neuve* et *Habay-la-Vieille*, sont à dix minutes de la gare. De belles routes y conduisent.

*Habay-la-Neuve*, assez considérable, s'étage le long des routes d'Arlon à Neufchâteau et de Virton à Martelange. C'est un des points les plus curieux du célèbre circuit des Ardennes.

A ceux qui aiment les localités fréquentées, les attractions conventionnelles, dont les clichés se rencontrent partout les mêmes, dans leur banalité décorative, nous conseillons de passer outre. Mais ceux-là que sollicitent les attirances mystérieuses des grands bois sauvages dont les arbres séculaires évoquent des souvenirs de fantômes druidiques et des légendes des temps chevaleresques, peuvent nous suivre et ils se décideront certainement à passer un jour ou deux dans cette contrée presque encore inexplorée et très peu connue des touristes.

*Habay-la-Neuve* est un des plus beaux bourgs des environs d'Arlon. Sa population est de deux mille habitants environ. Jusqu'en 1843, Habay était une bourgade aux misérables huttes comme tant de villages ardennais de cette époque. En cette année, la localité fut ravagée par un incendie qui dévora quarante maisons. Plusieurs incendies de moindre importance suivirent et, vers 1880, toutes les maisons à peu près étaient renouvelées et le village transformé à son avantage.

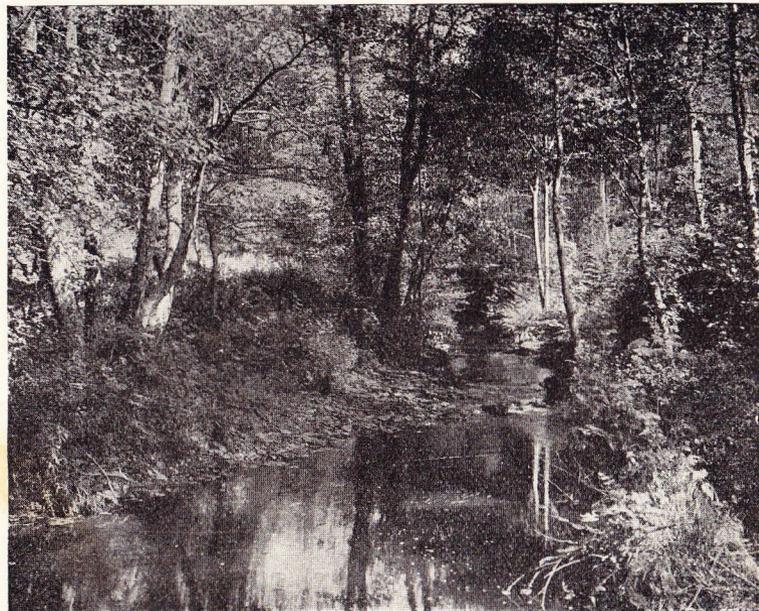
Ses maisons, toutes modernes, ont un caractère de propreté et d'élégance que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les villages des Ardennes et qui révèle l'aisance et le bien-être. Ceci tient peut-être à ce que bon nombre d'habitants ont beaucoup parcouru le monde et ont amassé au loin un petit pécule dont ils viennent vivre tranquillement dans leurs vieux jours au village natal; on les appelle les *rentiers de Habay*. Il y a certainement peu de familles à Habay qui ne comptent un ou plusieurs membres « retour de Paris » et on y fransquillonne tout autant et mieux que dans bien des localités d'outre-Quévrain. Les mœurs y sont aimables et policées et l'étranger se trouve de suite à son aise parmi cette population.

Le village lui-même n'offre aucune curiosité en dehors de son église, dédiée à saint Nicolas. Elle remplaça, en 1908, la vieille église, de 1661,

trop petite, construite sur l'initiative de dame Jeanne Petit du Moustier, épouse de Messire Pierre du Moustier, seigneur du Pont d'Oye. Elle renfermait de curieuses épitaphes des anciens seigneurs du Pont d'Oye et de ceux du Chastelet. Ces pierres funéraires historiques ont été replacées dans le nouveau temple, par les soins de M. le curé Houba.

Habay est défendu contre l'aquilon par l'immense forêt d'Anlier, toute peuplée de sangliers, de cerfs, de chevreuils et autres gibiers de moindre importance.

Au pied de la côte, tout près du faubourg de la *Rigole*, viennent se



Sous-bois au Pont d'Oye.

réunir les eaux de l'*Arlune* et de l'immense étang du Pont d'Oye, sur lequel Voltaire et la célèbre marquise de Lambertye cassaient les œufs par tous les bouts, à en croire la légende.

De cet étang fameux jusque Habay-la-Vieille, on rencontre, sur la *Rulles*, différents domaines qui méritent d'être visités.

C'est d'abord le château de *Pont d'Oye* avec ses dépendances et, notamment, le vieux chêne sous lequel le marquis de Raggi rendait la justice aux manants de l'époque, appartenant actuellement à M. le baron A. de Pitteurs-Hiegaerts, sénateur.

C'est ensuite le *Châtelet*, commencé par M. le docteur François et enfin terminé, avec ses usines, ses plantis et ses promenades, par M. le baron Alfred de Bonhomme.

Enfin, c'est le château de la *Trapperie*, avec ses cascades, ses étangs poissonneux, ses rochers à pic, ses bois majestueux, dont plusieurs ont été beaucoup amoindris sous l'occupation, et le *Blanc-Caillou*. Ce fut naguère le siège d'une école d'agriculture tenue par M. Raingo; il abrita les de Bellefroid, les d'Anethan, les vicomtes de Curel. Aujourd'hui il appartient au comte de Merode.

Bref, Habay-la-Neuve, avec ses environs pittoresques, ses châteaux, ses étangs, ses cascades, ses belles rues parallèles, ses maisons coquettes, ses habitants laborieux et honnêtes et un peu blagueurs, — c'est devenu proverbial : *les houmes du Habâ ont pud dit qu'd'fâ*, — deviendrait facilement, surtout à l'époque de la chasse, un lieu de villégiature, comme Florenville, Bouillon et Laroche.

Pour cela, il lui suffirait d'avoir des hôtels renommés, — ceux d'aujourd'hui ne demandent que de nombreux clients pour le devenir, — de créer quelques points de vue dans les côtes de la *Rigole* et des *Champs Gillot*, d'établir un service de voitures entre la gare et les hôtels, et ensuite... de faire un peu de réclame.

\* \* \*

De *Habay-la-Neuve* on peut faire de très intéressantes promenades : au *Pont d'Oye* d'abord, situé à vingt minutes du village et auquel on arrive en suivant la grand'route de Heinstert (route du circuit). On quitte cette route à 500 mètres au delà de la borne kilométrique 9, pour prendre le chemin à gauche.

Le *Pont d'Oye* est un édifice tout moderne, appartenant, comme je viens de le dire, à M. de Pitteurs-Hiégaerts, sénateur; mais il est construit sur l'emplacement d'un ancien château qui a son histoire et une histoire aussi dramatique que romanesque.

A quelque distance du château se dressent les murs ruinés d'anciennes forges, un peu plus loin plusieurs vastes étangs, et dans un site des plus charmants et des plus sauvages se cachent les bâtiments de l'ancienne papeterie du Pont d'Oye. Cette papeterie, qui fournissait du pain à deux cents ouvriers et ouvrières, a dû cesser ses travaux à la fin du siècle passé, ne pouvant lutter contre la concurrence que lui faisaient d'autres établissements similaires mieux situés.

Aujourd'hui, les fabriques qui ne se trouvent pas en communication directe avec les chemins de fer, ces artères du nouveau monde commercial et industriel, sont condamnées à végéter.

Dans cette vallée, il y avait autrefois de nombreux hauts fourneaux. L'industrie sidérurgique, aujourd'hui la seule grande industrie du pays de Luxembourg, a déjà eu antérieurement des époques de grand développement, comme sous Philippe II d'Espagne, et plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, après qu'une ordonnance de l'empereur Charles VI (1714-1740) eut permis aux nobles de faire le commerce en grand sans déroger. A cette époque tous les hauts fourneaux, sans exception, étaient conduits au charbon de bois : l'abondance et le bon marché de ce dernier dans notre contrée ont eu, alors, sur l'établissement des forges et hauts fourneaux, l'influence favorable qu'exercent, aujourd'hui, l'abondance et la facile extraction du minerai de fer.



Habay. — Pont et rapides de Bologne.

Ce fut aussi, sans doute, la cause qui provoqua l'établissement des hauts fourneaux et forges à Habay (forges du Prince, à Pont d'Oye, du Châtelet, de Bologne et de la Trapperie), situés dans une des plus vastes forêts du pays, la forêt d'Anlier.

Les ruisseaux dits : de *Vlessart*, *Klein Bach*, *Wiseflass*, d'*Arlune*, d'*Anlier*, etc., descendent des hauteurs de la forêt d'Anlier, arrêtés dans leur cours par plusieurs forts barrages et formant de vastes étangs, faisaient mouvoir les machines des forges et des hauts fourneaux.

Ces établissements ont partagé le sort de toutes les usines au charbon de bois qui ont été anéanties par les hauts fourneaux au coke. Aujourd'hui

d'hui, ces lieux, jadis le théâtre d'une grande activité, sont silencieux et déserts au milieu des bois qui les entourent et les bâtiments tombent lentement en ruines : telle est la situation à Pont d'Oye; au Châtelet et à Bologne, les forges ont été remplacées par des scieries et, à la Trapperie, par une machine électrique fournissant l'éclairage du château. Les étangs, de magnifiques pièces d'eau, forment, avec leurs cadres boisés, majestueux, des paysages variés et toujours empreints d'une certaine grandeur.

*Pont d'Oye* est célèbre par une histoire populaire. Voici d'abord l'histoire authentique. Je la ferai suivre de la version romanesque. C'est le roman, suivi du drame qui l'a rendu si populaire.

Un des riches marquis du Pont d'Oye, Christophe de Bost-Moulin, filleul de Laurent, dernier des Raggi, dont on voit encore l'épithaphe dans l'église de Habay-la-Neuve, épousa Louise-Thérèse, née marquise de Lambertye, dont le père était lieutenant général des armées de Louis XV. Le marquis du Pont d'Oye jouissait donc d'une magnifique fortune; mais d'un caractère trop bon, il abandonna le gouvernement de sa maison à la marquise, qui était en relations d'amitié avec Voltaire et déploya une prodigalité et un luxe si grands qu'au bout de vingt ans cette brillante fortune se trouva dissipée, au point que le marquis et la marquise furent réduits à l'infortune, et leurs enfants dispersés. Si l'on en croit la tradition, la marquise aurait expié cruellement ses fautes.

Après un séjour de quelques années à Habay-la-Neuve, auprès d'une de ses filles, ne pouvant plus supporter les persécutions dont elle était l'objet, tourmentée par ses souvenirs, ses regrets, ses remords, malade de corps et d'esprit, elle se serait dirigée, par une nuit sombre et froide, vers Pont d'Oye, se serait glissée dans le château et aurait expiré dans le coin d'une écurie.

D'après une autre version, elle se serait retirée aux *Epioux*, chez un de ses fils, haut-forestier du comté de Chiny, et elle en aurait reçu des secours qui lui auraient permis de vivre tranquillement en écrivant ses mémoires.

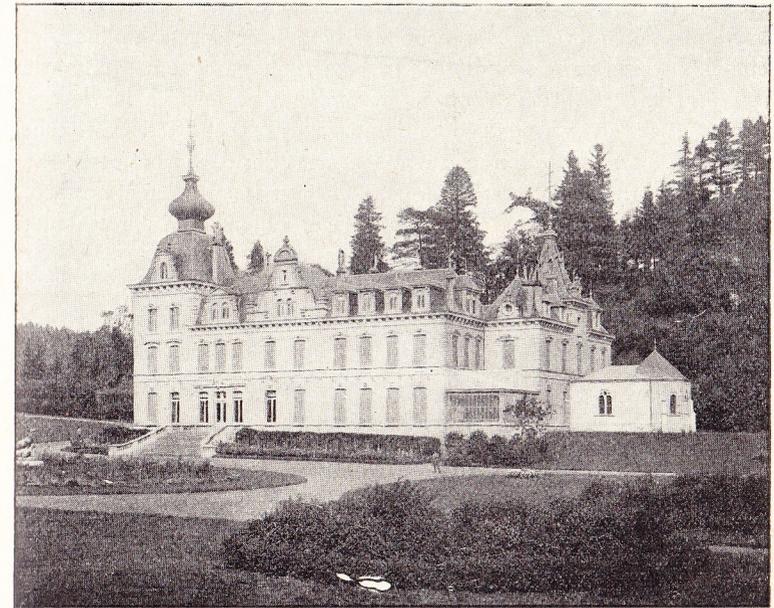
C'est à Habay qu'est né, en 1821, Léon Wocquier, professeur de philosophie à l'université de Gand, qui y mourut en 1864 en laissant des légendes de l'Ardenne et autres écrits sur le Luxembourg.

Dans un de ses ouvrages, il raconte le roman historique de la *Marquise du Pont d'Oye*, dont voici le résumé :

Après avoir appartenu à la famille du Moustier, le château du Pont d'Oye passa à Ersile de Montecuculli, qui l'apporta en dot à Jacomo de Raggi, vers l'an 1660. Ils eurent un fils, François-Laurent, qui mourut sans enfants, le 3 février 1742, et légua tous ses biens à Messire Charles-

Christophe du Bost-Moulin, d'Esch-sur-la-Sûre. Celui-ci épousa, le 3 mai de la même année, M<sup>me</sup> Louise-Thérèse, née marquise de Lambertye, dame et chanoinesse de Miremont, qui, par ce mariage, devint marquise du Pont d'Oye et fut l'héroïne de l'histoire que je vais brièvement raconter.

Louise de Lambertye, à l'âge de dix-huit ans, était, comme la représente un portrait du peintre Charmey, une jeune fille d'une admirable beauté et douée de tous les dons du cœur et de l'intelligence. Elle vivait avec sa mère à Luxembourg, où elle fit la connaissance d'un de ses cou-



Habay. — Château de la Trapperie.

sins, cheval-léger de Lorraine, le chevalier Gabriel de Langlure, dont elle s'éprit éperdument. Gabriel, de son côté, lui avait donné sa foi et avait juré de n'être jamais qu'à elle. Les événements les séparèrent et M<sup>me</sup> de Lambertye, sa mère, songea, sans tenir compte des sentiments de sa fille, à la marier à Christophe du Bost-Moulin, héritier du marquis de Raggi. Louise refusa et alors commença pour elle une vie de martyre. Sa mère, d'accord avec M<sup>me</sup> du Bost-Moulin, ourdit d'infénales machinations : la pauvre Louise reçut des lettres anonymes dans lesquelles on lui dépeignait Gabriel comme un débauché de la pire espèce, traînant

une vie infâme dans toutes les hontes. L'innocente jeune fille fut prise aux pièges qu'on lui tendait et, abreuvée de dégoût, prise d'une indicible aversion pour celui qu'elle avait tant aimé, elle épousa Christophe du Bost-Moulin et vint habiter le château du Pont d'Oye.

Durant vingt années, elle chercha dans le tourbillon des fêtes inouïes, entourée d'une cour de flatteurs recrutée parmi tout ce que la noblesse de ce siècle comptait de licencieux, à oublier le chevalier de Langlure.

Le récit des scandaleuses folies et des coupables excentricités qui eurent pour théâtre le château du Pont d'Oye ne peut trouver sa place ici.

Après la bataille de Fontenoy, le bruit courut que le chevalier de Langlure avait trouvé la mort parmi les héros que chanta Voltaire, et celui-ci, dans un voyage qu'il fit à Habay, confirma cette nouvelle à la marquise. Elle faillit en mourir de désespoir et ne revint à la vie que pour se lancer à corps perdu dans de nouvelles excentricités. Sa fortune et l'immense fortune de son mari fondirent dans des débauches comme la neige au soleil. Vieille, cassée par cette vie sans frein, mourant de faim, elle fut recueillie par un fermier du village, qui lui fit subir les plus affreuses humiliations.

(La tradition désigne la maison Lignière comme celle où la malheureuse trouva un asile. Cette maison est à droite de la route vers Martelange, à quelque cent pas de l'église; elle porte sur la façade les chiffres 1769 et les initiales E. W.)

Une nuit, sentant sa fin approcher et chassée par ceux dont elle ne pouvait payer l'hospitalité, elle prit le chemin du château et se réfugia dans les écuries où jadis piaffaient ses fringants coursiers. Elle agonisait sur la paille, lorsqu'elle fut découverte par une de ses anciennes servantes. Cette fille guidait à travers les muettes splendeurs du domaine un moine qui semblait prendre beaucoup d'intérêt au récit de la vie de la marquise.

Au moment où tous deux entrèrent dans les écuries, ils aperçurent la pauvre Louise de Lambertye, croupissant dans ses guenilles, et tandis que la servante courait chercher du secours au village, le moine reçut les confidences suprêmes de la marquise. Il prononçait les paroles de l'absolution, lorsque, son capuchon ayant glissé, démesurément les yeux de la marquise s'agrandirent et elle poussa ce dernier cri : Gabriel !...

Le moine était le chevalier de Langlure qui, après avoir en vain cherché la mort sur tous les champs de bataille, s'était retiré à l'abbaye d'Orval.

Louise de Lambertye qui, dans les dernières années de sa vie, avait cruellement expié toutes ses folies en donnant l'exemple de toutes les vertus, fut enterrée auprès du marquis de Raggi, dans l'église de Habay.

Ses enfants, dispersés par les hasards d'une vie déflorée et misérable, moururent tous sans laisser de postérité.

Un pont est jeté sur le ruisseau qui coule en contre-bas de l'habitation, serpentant à travers les bois et les prés. C'est de ce pont que vient le nom du domaine et, à ce point de vue, il offre de nombreux sujets de curiosité. Ses parapets sont couronnés de « crayats » ou crasses imparfaitement traitées des antiques forges. Quelques murs tombent en ruines, derniers vestiges des communs de l'ancien château. C'est là que se trouvait l'écurie où la marquise, cette brillante et romanesque Louise de Lambertye, eut une fin si tragiquement lamentable.

De Pont d'Oye, nous continuons notre excursion vers les anciennes *Forges du Prince*; on y arrive par des sentiers boisés qui tamisent les rayons du soleil et tempèrent la chaleur des journées d'été. Ces forges furent converties, plus tard, en une papeterie; il n'en reste plus, aujourd'hui, que d'insignifiants vestiges.

Mais de la digue des étangs qui alimentaient les anciennes forges, l'aspect de la vallée offre un admirable coup d'œil. Fortement encaissée, elle commence par un étang très vaste, encadré de bois en pente et dont les eaux se précipitent en cascades à travers les prés marécageux qui formaient autrefois l'*étang du Bois*, où la marquise donnait ses merveilleuses fêtes de nuit.

Chaque pierre, chaque buisson a sa légende que racontent, dans leur pittoresque langage, les paysans, bûcherons, ouvriers, gardes de bétail, qui mettent l'animation et la vie dans ces paysages enchanteurs.

Entre le château du Pont d'Oye et la route, à droite, s'ouvre l'allée qui conduit à l'endroit où la marquise avait fait construire, au milieu du bois, la *Maison de plaisance*, dont on voit encore les vestiges.

Rentrons à Habay. A droite, en contre-bas de la route, nous rencontrons le château de *Châtelet-Bas*, aussi nommé *Vieux-Château*, appartenant au baron de Bonhomme, qui vient de céder ce bien à des marchands de bois.

A proximité s'élevaient, autrefois, deux hauts fourneaux, un feu d'affinage et un marteau. Ces usines, comme celles du Pont d'Oye, étaient fort anciennes; rien ne permet de fixer leur âge, si ce n'est les grands dépôts de scories, presque partout disparus aujourd'hui. Elles succombèrent au XIX<sup>e</sup> siècle. Une scierie hydraulique les remplace.

A gauche se trouvait le Châtelet-Haut, dit aussi Château-Blanchart. Ce vaste château, aujourd'hui en ruines, avec 27 hectares de dépendances, était situé sur une petite colline; environné de fossés profonds, avec quatre grosses tours et un pont-levis; le tout de fort ancienne date. Il jouissait du droit de refuge. Claude, duc de Guise, le brûla en 1558, ainsi que

d'autres et la ville d'Arlon. Il fut reconstruit et de nouveau brûlé par la faute d'un valet; incendié encore par les Croates en 1636, puis rétabli en partie et brûlé presque aussitôt par mégarde. C'est ainsi qu'il a dé péri. Il reste aujourd'hui, perchée au flanc de la colline, une grange qui est, avec le terrain environnant, devenue la propriété de M. le notaire Baudrux.

Sur une des pierres du vieux manoir de *Châtelet-Haut*, on lit cette inscription : DCCIC (=799). Il est fait mention de Jean de Châtelet en 1325.

Le château de *Châtelet-Bas*, postérieur à l'autre, a été ruiné par les petites guerres du XV<sup>e</sup> siècle.

La tradition raconte à ce sujet que le châtelain, désespérant de pouvoir défendre son château attaqué par des forces supérieures, se donna la mort sur le seuil de la porte principale, sous les yeux de l'ennemi, qui, exaspéré par la résistance opiniâtre des assiégés, fit de son castel un monceau de ruines.

Franchissons la vallée devant le château de Châtelet-Bas et suivons la *Rigole* par le chemin à droite de la vallée.

Au delà d'un petit moulin mû par les eaux de l'Arlune on atteint la route de Habay à Neufchâteau, celle du *Circuit des Ardennes*.

On rencontre à gauche de cette route, vers Anlier, à l'orée du bois de Bologne, une mignonne petite chapelle; c'est l'oratoire dédié à *Notre-Dame des Grâces*.

Le site est charmant. Tout autour de la chapelle, de grands arbres et des bouquets de fleurs jetant sur le coteau la note claire de leurs couleurs : épinettes aux fleurs blanches comme l'aube, genêts au casque d'or, bruyères aux clochettes de pourpre et d'azur; à quelques pas, la belle vallée, avec, au fond, un bavard ruisseau dont les ondes turbulentes taquinent la roue d'un vieux moulin; à l'horizon, l'imposante masse des forêts de Chiny et, tout joyeux de ses blanches maisons et de ses clochers jumeaux, le beau village de Habay. Sur les murs intérieurs de la chapelle, un artiste a jeté les tons les plus chauds de sa riche palette : quatre verrières aux sujets bien choisis laissent tomber sur la fine mosaïque du pavé la poussière multicolore d'une douce lumière.

Reculée dans l'abside, mais dominant l'autel, nous apparaît la statue miraculeuse.

C'est la noble dame d'un Français originaire de Stenay, Marie-Louise Mousty, qui fit placer la statue de Notre-Dame des Grâces dans un arbre au bois de Bologne. Ce fut là, dans la ramure de ce hêtre fameux dans tout le pays gaumet, que Notre-Dame des Grâces reçut pendant de longues années les hommages des pieux pèlerins.

En 1835, grâce à la générosité des pèlerins, des habitants de Habay et de la pieuse famille Gillet, la chapelle que nous voyons encore fut construite pour recevoir la statue de Notre-Dame. Quant au hêtre du bois de Bologne, il disparut il y a une dizaine d'années, brûlé par quelque vandale.

Sur un mamelon, à la jonction des vallées de la Rulles et de l'Arlune, se trouve l'emplacement du château de Bologne. Le bâtiment principal formait un rectangle de 100 mètres sur 70, avec des tours ayant presque 20 mètres de diamètre aux quatre angles. Une cinquième tour, espèce de beffroi, existait au milieu de la façade du nord-ouest. Les murs avaient 1<sup>m</sup>50 à 2 mètres d'épaisseur. Ces ruines deviennent de plus en plus méconnaissables. Les caves, très vastes, de l'ancien château, sont encore visibles, mais l'accès en est devenu difficile et même dangereux.

Pendant le siège de Luxembourg, en 1684, le maréchal de Boufflers, parcourant la province, détruisit un très grand nombre de châteaux forts. C'est dans une de ses expéditions que tomba celui de Bologne, à l'exception de la chapelle, qui subsista jusqu'en 1712.

En décembre 1809, l'emplacement du château de Bologne fut vendu à Luxembourg, par les Français, comme bien national. Cet emplacement est décrit comme suit au procès-verbal d'expertise de Pierre-François Maréchal, propriétaire à Etalle :

« L'emplacement d'un ancien château, dit le château de Bologne, situé près de Habay-la-Neuve et qui faisait autrefois le chef-lieu de la ci-devant Prévôté de Bologne, provenant de la ci-devant abbaye d'Orval, attenant du nord à une prairie du meunier de Bologne, du midi et couchant à l'étang qui alimente le fourneau et les forges du dit Bologne, du nord à la grande route de Luxembourg à Namur, contenant 2 hectares 1 are 62 centiares, en partie encombré de pierres et de débris.

» Lequel bien-est de mauvaise qualité. »

Mis à prix à cent francs.

Après plusieurs surenchères, adjugé à 540 francs au sieur Charles-Antoine Bernasco, de Trèves, département de la Sarre.

La Prévôté de Bologne, achetée par l'abbaye d'Orval le 30 octobre 1758, comprenait les villages de *Habay-la-Neuve*, *Habay-la-Vieille*, *Houdemont*, *Rulles* et *Marbehan*, plus ceux de *Behême*, *Villers-sur-Semois*, *Orsinfaing*, *Mortinsart* et *Nantimont*.

Le moulin banal, tout proche du château, était affermé, en dernier lieu, au loyer annuel de 100 écus de Navarre, plus un cochon gras de 200 livres, à livrer rendu à l'abbaye.

Au pied du mamelon du château, aujourd'hui boisé, et en aval de la cascade, dont nous donnons une vue photographique, étaient les forges

de Bologne : un haut fourneau, deux feux d'affinage, un marteau, un brocard.

Ces forges paraissaient fort anciennes. On voit aux murailles qu'elles ont été plusieurs fois agrandies et transformées. Elles étaient en dernier lieu la propriété de M. Florentin. Converties en scieries, elles appartiennent aujourd'hui à M. Widrequin.

Passé le pont, le chemin à droite conduit au château de la Trapperie. C'est une intéressante promenade, surtout très jolie au printemps, à l'époque où fleurissent par-dessus les haies et les murs des jardins les nombreux lilas, balançant leurs thyrses capiteux dans la bise molle, comme les ondes mouvantes et féeriques d'une mer délicieusement colorée. Le lilas de Perse est bien le plus agréable ornement d'un bosquet, tant par son feuillage touffu, frais et clair que par ses fleurs aimables et modestes. Il y en a d'innombrables variétés. Elles arborent les riches et somptueuses couleurs du renouveau. Elles sont roses, violacées de bleu, ou bien d'un violet très foncé. On en voit aussi dont les corolles sont extraordinairement développées, fruit d'hybridations savantes, que les amateurs se disputent.

A la *Trapperie* a existé, dit-on, un château datant d'une époque très reculée. Il fut reconstruit en 1737 et transformé, comme je l'ai dit plus haut, par ses propriétaires successifs.

La forge de la Trapperie se composait d'un haut fourneau, de deux feux d'affinage, d'un marteau et d'un brocard.

Cette usine fut fondée, en 1613, par un membre de la famille de *Trappé*, de Liège, d'où le nom de *Trapperie*.

L'accès de la propriété n'est guère permis pendant le séjour du propriétaire. Pourtant, de Habay-la-Vieille, un chemin communal, passant devant le *chalet Cyrille* pour conduire au moulin du *Blanc-Caillou*, traverse la partie supérieure de la propriété et permet d'en admirer les perspectives grandioses.

*Habay-la-Vieille*, en aval du domaine de la Trapperie, est un important village agricole fort propre.

On a mis au jour de belles ruines romaines; des pièces carrées, bien pavées et peintes, des tuiles, des dalles en terre cuite, des ferrailles, des monnaies du temps des empereurs romains, des tumulus, etc. Ces découvertes ont été faites au lieu dit *Mageroy*, mot qui vient de *maceria*, signifiant « vieux murs ».

Au lieu dit *Portman*, dans une prairie, on a rencontré des tombelles, et l'on présume qu'une bataille s'y est livrée; dans un autre endroit, dit *Marlet*, se voit l'emplacement d'un ancien château, et au lieu dit *Rouinche* existait un second château. S'il faut en croire la tradition, les

seigneurs de ces châteaux vivaient en parfaite harmonie. Ainsi, ils se saluaient tous les soirs au moyen d'un flambeau placé sur une tourelle. Si le signal n'apparaissait pas, c'est qu'un événement fâcheux était survenu; le seigneur de l'autre château se mettait aussitôt en route pour porter soit du secours, soit des consolations. Ainsi le veut la légende.

Habay-la-Vieille donna le jour au peintre *Abraham Gilson*, en 1741. Attiré par la solitude, il se retira dans l'*ermitage des Biseux*, dans la forêt de Rulles, à un kilomètre de la gare de Marbehan. C'est ici qu'il fit, sans maître, ses premiers essais de peinture. Il entra à l'abbaye d'Orval à l'âge de vingt-quatre ans, fit des études à Rome, Bruxelles, Anvers, Dusseldorf et Paris. Il obtint un premier prix de peinture, en 1777, à Dusseldorf et fut classé premier dans un concours de composition à Paris, en 1791. A cette occasion, Louis XVI lui commanda les portraits de la famille royale. En 1796, il avait commencé la décoration des salles et de l'église Saint-Bernard du monastère d'Orval, qui fut son œuvre principale. Malheureusement, une partie de ces peintures fut détruite lors du sac de l'abbaye par les Français, en 1793.

Le frère Abraham se rendit alors au monastère de Munster, à Luxembourg, où il fit un travail important : il décora cet établissement de tableaux religieux. Il retourna ensuite au refuge de *Conque*, près Herbeumont, puis rentra dans la vie civile en 1796. Après la dispersion des religieux, il s'était fixé à Florenville, où il finit ses jours en 1807, après avoir encore produit beaucoup. Il fit surtout de la peinture religieuse. Ses œuvres — environ trois cent soixante-dix — sont de valeur diverse.

Plusieurs de ses peintures sont encore conservées aujourd'hui à Habay

Eglise de Habay-la-Vieille : sur le volet d'un confessionnal, une *Sainte Madeleine*; un tableau représentant *Saint Jean-Baptiste*, à gauche, à l'entrée de l'église; plusieurs groupes de têtes d'anges et l'épithaphe ornementée de Pierre-Charles Protin, sur une plaque de bois et adossée au mur intérieur de droite. Chapelle de Habay-la-Vieille, sur la route de Rulles : un tableau sur bois représentant *Sainte Odile*. Dans la chapelle de Saint-Hubert, au nord du village, se trouve une peinture représentant la *Conversion de saint Hubert*, qui est probablement aussi de Gilson.

On a reproché au frère Abraham une surabondance de production, des défauts parfois dans le dessin, etc., mais, par contre, on en a fait les plus grands éloges comme peintre et comme coloriste.

En aval de Habay-la-Vieille, nous rencontrons *Houdemont*, groupant ses maisons des deux côtés de la Rulles charmante. Ce village eut un château dès le XIII<sup>e</sup> siècle et possède des briqueteries renommées.

Ce village, comme tant d'autres de la région, eut beaucoup à souffrir des envahisseurs, en 1914 : 12 personnes ont été fusillées et 64 maisons sur 98 incendiées.

*Rulles*, non loin du confluent de la rivière de ce nom avec la Semois, eut un château dès le XI<sup>e</sup> siècle. Cette localité importante fabrique des poteries. Elle a eu 28 maisons brûlées et un habitant fusillé par les Allemands.

Sur le ban de la commune de Rulles, vers le haut de la crête qui sépare ce village de Villers-sur-Semois, existe ce qu'on appelle en langage archéologique une *maidelle*. C'est un fond de cabane préhistorique. Cette excavation, de 2 mètres environ de profondeur, de 30 mètres de long et de 20 mètres de large, creusé évidemment de main d'homme, que l'Institut archéologique a fouillé quelque temps avant les événements de 1914, a servi d'habitation à une époque encore indéterminée, en tout cas antérieure à la domination romaine.

*Marbehan* est une dépendance de Rulles. C'est une station de chemin de fer, point de jonction de la ligne de Virton avec la grande ligne Arlon-Bruxelles. M. Lambiotte y a d'importantes usines pour tirer les produits les plus divers du bois. Il s'y fait également un grand commerce de bois.

Marbehan est très ancien. Son étymologie semble venir du celte et signifier habitation près du marais.

La vue, dans la direction de Tintigny, embrasse la vallée de la Semois. Elle est surtout jolie lorsqu'on descend des montagnes arides de l'Ardenne aux vallées encaissées, et forme contraste. L'horizon devient vaste lorsque l'on sort, par le chemin de fer, du ravin profond des « Forges », entre les forêts de Neufchâteau et Rulles, en venant de Mellier; les forêts fuient en ondulant au loin. La culture est excellente : des prairies à perte de vue et des champs où se balancent de lourds épis; on se croirait en Flandre. C'est l'entrée du Luxembourg méridional, la Provence belge.

Deux ruisseaux presque parallèles, vrais enfants d'Ardenne, la *Mandebbras* et le *Mellier*, descendent du faite de la dorsale limitant, au nord, le bassin de la Semois. Leurs sources multiples sourdent du schiste à la ligne hypsométrique de 500 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, au sud d'*Ebly* et de *Hamipré*.

Leur confluent étant à l'altitude de 350 mètres environ et leur cours atteignant à peine quatorze kilomètres, on peut facilement se figurer avec quelle rapidité leurs eaux dévalent les étroites vallées taillées dans le massif ardennais. Ces ondes, pures comme le cristal, font les délices des agiles truites à la chair si délicate, si aimée des gourmets.

Le *Mellier* est formé d'un grand nombre de ruisselets venant de *Cousteumont*, de *Marbay*, de *Wittimont*, de *Narcimont*, etc. Une des branches passe à *Léglise*, très ancien village, une des premières paroisses-mères de la contrée. Il doit apparemment son nom à l'humble temple bâti sur une éminence au point central d'un grand nombre de hameaux qui en dépendaient. Aujourd'hui, après bien des démembrements, la paroisse de *Léglise* comprend encore, outre *Léglise*, chef-lieu de la commune, les hameaux de *Burnaimont*, *Gennevaux* (qui eut un château dès le XIII<sup>e</sup> siècle), *Narcimont*, *Nivelet*, *Rancimont* et *Wittimont*.

Les deux branches principales du Mellier se réunissent à *Lavaux* et zigzaguent follement à travers la vallée autour de la ligne ferrée Bruxelles-Arlon, par *Mellier*. Ce village industriel (brasserie et tannerie) peut compter parmi les plus anciens de la région, mentionné déjà en 763 sous le nom de *Maslario*; d'autres chartes le désignent sous le nom de *Maslier*, *Maliers*, etc. Son château féodal date certainement du IX<sup>e</sup> siècle. Il se trouvait sur la crête, appelée encore aujourd'hui : « le haut de la Cour », couvert d'un bosquet de sapins, entre le chemin de fer et l'église. La paroisse de Mellier aurait plus de mille ans d'existence, à en juger par les caractères tracés sur les cloches.

En aval de Mellier, dans les gorges de la forêt de Neufchâteau, la vallée devient plus pittoresque, plus sauvage aussi. La rivière y forme plusieurs étangs dont les eaux activèrent autrefois des forges. Les ruines de celles-ci et les deux villas, habitations du régisseur et du garde-chasse, ainsi que les vastes propriétés environnantes, appartiennent à la riche famille des d'Arenberg. A l'issue des gorges des *Forges*, la vallée s'élargit et se confond avec la large plaine de la Semois, où les eaux du ruisseau ardennais se versent dans la *Rulles* en aval de *Marbehan*.

La *Mandebbras*, ruisseau solitaire, arrose *Rancimont*, *Thibessart*, se tord dans les gorges forestières de la forêt de Rulles où se trouvait jadis l'*ermitage des Biseux*, dans une atmosphère de légendes, et se jette, au milieu du village de *Rulles*, dans le cours d'eau du même nom.

## V. — TINTIGNY ET ROSSIGNOL.

*Les villages sinistrés. — Le martyr des civils. — Les cimetières de guerre.*

*Tintigny* est une localité importante, propre, gaie, avec ses places publiques et ses fontaines. C'est le type des beaux villages du Pays Gaumet. Tous ceux que nous avons parcourus dans cette vallée fortunée de la Semois supérieure sont jolis. Nous sommes toujours aise de voir

## V. — TINTIGNY ET ROSSIGNOL.

*Les villages sinistrés. — Le martyre des civils. — Les cimetières de guerre.*

*Tintigny* est une localité importante, propre, gaie, avec ses places publiques et ses fontaines. C'est le type des beaux villages du Pays Gaumet. Tous ceux que nous avons parcourus dans cette vallée fortunée de la Semois supérieure sont jolis. Nous sommes toujours aise de voir

**PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE**

---

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie  
Et deux lyres pour la chanter.  
Baron de Reiffenberg.

# **LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS**

PAR

**JOSEPH REMISCH**

avec une carte au 100,000<sup>e</sup> de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE  
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

# ERRATA

---

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
- Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
- Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
- Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
- Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
- Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
- Page 121, après la ligne 33<sup>e</sup>, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
- Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
- Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-